

Compagnie 28 – Elise Noiraud

Ressources Humaines

D'après le film de Laurent Cantet

Texte Laurent Cantet, Gilles Marchand et Elise Noiraud

Adaptation et mise en scène Elise Noiraud

Avec : Benjamin Brenière, François Brunet, Sandrine Deschamps, Julie Deyre, Sylvain Porcher, Vincent Remoissenet et Guy Vouillot



REVUE DE PRESSE

Service de presse Zef

Isabelle Muraour : 06 18 46 67 37

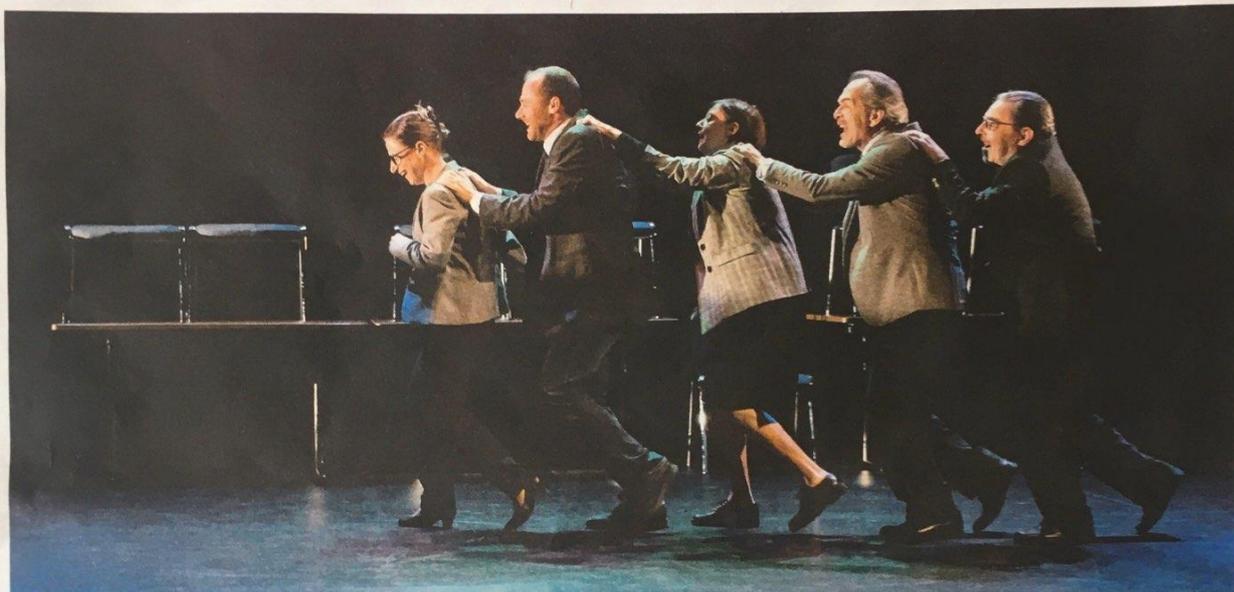
Assistée de Clarisse Gourmelon : 06 32 63 60 57

contact@zef-bureau.fr | www.zef-bureau.fr



PRESSE ECRITE

CULTURE



Les scènes se succèdent en vignettes aiguës, soigneusement éclairées, avec des fondus au noir. PHOTO PAULINE LE GOFF

C'est curieux comme dans une mise en scène, un microdétail peut chiffonner l'esprit, alors qu'il n'est pas central. Pourquoi la nappe en coton à carreaux jaune et orange qu'utilise la famille d'ouvriers est-elle ostentatoirement pas repassée ? Est-ce pour montrer que le froissé n'est pas l'apanage des bourgeois bohèmes ? Comment se prend ce type de décision sur un plateau ? La traque des signes n'a l'air de rien, mais de frictions et de jonctions entre les classes, il est bien question dans cette adaptation scénique de *Ressources humaines*, le deuxième film de Laurent Cantet, premier vrai rôle au cinéma de Jilil Lespert, cinglante tragédie autour des 35 heures, sortie le 15 janvier 2000 pile au moment où la loi allait entrer en application. Après *les Fils de la terre*, autour de la ruralité, la comédienne Elise Noiraud, dont on avait beaucoup aimé le seule en scène autobiographique, se centre sur le monde ouvrier et notamment le travail à la chaîne, peu fréquent sur les plateaux, surtout dans un spectacle qui s'adresse à tous.

Bilboquets. Les personnages sont en ligne claire comme dans une BD de Hergé, et les acteurs jouent pour la plupart un double jeu au sens propre, ils tiennent deux rôles antagonistes. La scène est dépourvue de

«Ressources humaines», trouvailles à la chaîne

Adaptant le film de Laurent Cantet avec des acteurs à double emploi, Elise Noiraud convoque la vie à l'usine au moyen d'un bruitage étudié et de quelques accessoires. Une mise en scène efficace qui rend cette tragédie sociale accessible au plus grand nombre.

décors mais quelques accessoires suffisent pour distinguer les lieux, le plus fréquemment la maison familiale et l'usine. La pièce s'ouvre sur le bruit du train et la famille face aux spectateurs, tel des bilboquets colorés, tandis que Franck, le fils de retour au pays, égrène à la manière de Perec une série de «*Je me souviens*», avec moult précisions sur les noms propres. Peut-être parce que la plupart des usines ont été délocalisées et que le monde que nous présente Elise Noiraud date d'un temps qu'elle n'a pas forcément connu, les costumes nous renvoient à une époque quasi préhistorique : le gilet tricoté rose de la mère, le chandail montagnard du père, et surtout le bandeau avec lequel la sœur retient ses cheveux, coiffure des jeunes filles des années 60 plutôt que des années 2000. Franck a fait des études de commerce brillantes. Il va

faire un stage au service des ressources humaines dans l'entreprise dont les récits ont bercé son enfance car son père y est encore ouvrier. La famille est fière de sa réussite. Tout va se passer pour le mieux, d'autant qu'une initiative l'adoube auprès du patron, sans plaire toutefois à sa directrice de stage – qui perçoit que le jeune homme pourrait prendre sa place : il a l'idée louable de proposer à l'ensemble des salariés un questionnaire afin de savoir ce qu'ils attendent de la réduction du temps de travail. «*J'ai coutume de dire qu'une entreprise, c'est comme une famille*», répète à l'envi la direction, qui voit dans l'opération une occasion rêvée de squeezer le dialogue avec les syndicats, et notamment une redoutable syndicaliste vêtue d'un ample gilet rouge, comme le drapeau. Elise Noiraud réussit fort bien ce qui correspondrait à un champ-

contrechamp au cinéma. Autrement dit, les passages dialogués qu'elle déréalise en plaçant les acteurs à deux extrémités du bord du plateau, face au public. Les scènes se succèdent en vignettes, aiguës, soigneusement éclairées, avec des fondus au noir. Un bruitage étudié suffit pour halluciner l'usine, et notamment le travail à la chaîne sur des carrosseries de voitures dont on voit d'autant mieux l'aspect répétitif que la chorégraphie des gestes s'effectue sur du vide.

Nœud coulant. L'ombre de Joël Pommerat, expert du noir sur un plateau, qui lui aussi aime faire jouer à un même acteur deux personnages aux antipodes – la grand-mère et le grand méchant loup –, plane sur cette mise en scène soignée et efficace, accessible au plus grand nombre, adolescents com-

pris. Le nœud coulant se resserre progressivement autour du cou de Franck qui comprend, mais un peu tard, que tout en ayant décroché une promesse d'embauche inespérée grâce à son initiative, il a enclenché le licenciement de son propre père et d'une douzaine de salariés. Volte-face et révolte du fils.

Cette étape est la moins réussie, en ce que la prise de conscience de Franck des enjeux politiques est un peu trop rapide, tout comme son dilemme de transfuge de classe trop facilement résolu, là où le film de Cantet était poignant. Ce dernier percutait une actualité sur la réduction du temps de travail qui allait nourrir tous les débats des années qui suivirent. Elise Noiraud explique bien dans le programme de salle que «*l'éclatement actuel des modes de travail (auto-entrepreneuriat, ubérisation, microtravail)*» a pour effet de remettre en cause les 35 heures et en tout cas de les rendre beaucoup moins protectrices. Manque cependant le léger basculement qui offrirait à sa pièce une amplitude réellement politique.

ANNE DIATKINE

RESSOURCES HUMAINES d'ELISE NOIRAUD, d'après le film de LAURENT CANTET Jusqu'au 22 octobre aux Plateaux sauvages puis en tournée.

Le Canard enchaîné

Journal satirique paraissant le mercredi

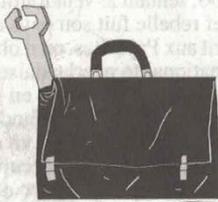
107^e ANNÉE - N° 5319 - mercredi 19 octobre 2022 -

Ressources humaines

(Cantet de la région)

PAR MOMENTS, Benjamin Brenière ressemble tellement à Macron que c'en est troublant. Physiquement, mais pas que. Voilà un grand gamin trop vite monté en graine, à l'air affûté, plein d'énergie, et plein d'idées courtes qu'on lui a fourrées dans la tête à Paris (dans une grande école de commerce), un gamin qui en veut, fort sympathique, ma foi, et sûr de lui, de son talent, mais un peu vide, un peu niais, un peu lisse...

Il revient au pays et débarque comme DRH stagiaire dans l'usine où son père marne comme ouvrier depuis trente ans. Le patron, paternaliste, le prend aimablement sous son aile. Ça va mal tourner.



ADELINA

Pourquoi mettre sur les planches ce film de Laurent Cantet sorti avec grand succès voilà plus de vingt ans, en 1999 ? A priori, on ne voit guère l'intérêt... Sauf que. Elise Noiraud a une bonne raison de le faire, l'une des meilleures qui soit : ce film, elle l'a vu quand

elle était encore lycéenne et en garde « un souvenir puissant ». Elle est des Deux-Sèvres. Laurent Cantet est des Deux-Sèvres. Ça ne suffit pas, évidemment. Mais, en voyant ce film, elle s'est retrouvée « face à des gens qu'[elle] côtoyai[t] au quotidien mais qu'[elle] n'avai[t] jamais vus au cinéma (...), à qui [elle] n'avai[t] jamais pensé que l'on pouvait donner la parole ». Garder au fond de soi cette impression sensible, tâcher d'en restituer l'impact, la force, la capacité d'éveil : rien de mieux.

On s'en souvient, le jeune DRH croit bien faire en consultant les ouvriers de l'usine sur le passage aux 35 heures, le-

quel devrait leur bénéficier, et il finit par comprendre, un peu tard, qu'il s'est piégé lui-même et qu'il a été piégé...

Sur scène, ils sont sept, cinq hommes, deux femmes. Tous au cordeau, interprétant chacun plusieurs personnages (Julie Deyre compose une syndicaliste à se tordre et la mère du héros). Décor minimaliste, saynètes rapides, travail de haute précision sur les lumières, bande-son d'époque finement ourlée : tout est au service du propos. Et le propos est politique.

Il ne s'agit pas seulement de mettre sur scène le monde ouvrier qui en est si souvent absent, mais aussi de faire sentir

que, dans l'entreprise, les rapports de force cachent parfois bien leur jeu. Et de montrer leurs fortes répercussions sur l'intime, pas seulement la vie de famille et les amitiés, mais aussi l'image que l'on a de soi. Il y a un passage très fort sur la honte que les dominés gardent enfouie en eux...

Elise Noiraud nous avait emballés avec la trilogie autobiographique, elle aussi très sociale, et politique, et drôle (notamment « Le Champ des possibles »), dont elle était l'auteur, l'interprète et la metteuse en scène. Ici aussi, on sent qu'elle sait où elle va.

Jean-Luc Porquet

● Aux Plateaux sauvages, à Paris, jusqu'au 22/10.

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

TT

Ressources humaines

Théâtre
D'après le film de Laurent Cantet

| 1h25 | Adaptation et mise en scène Élise Noiraud. Le 3 mars à Clisson (44), le 9 à Eu (76), le 11 à Fresnes (94), le 14 à Rueil-Malmaison (92), le 25 à Épinay-sur-Seine (93), le 7 avril à Crolles (38)...

TT

Le Rêve et la Plainte

Théâtre

Nicole Genovese

| 1h30 | Mise en scène Claude Vanessa. Le 7 mars à Auch (32), le 9 à Tarbes (65), du 14 au 16 à Toulouse (31), les 21 et 22 à Châteauvallon (83), les 30 et 31 à Oullins (69).

TTTT

La Mouette

Théâtre

Anton Tchekhov

| 2h30 | Mise en scène Brigitte Jaques-Wajeman. Jusqu'au 25 février, Théâtre des Abbesses, Paris 18^e, tél. : 01 42 74 22 77; les 8 et 9 mars à Beauvais (60).

Dire le monde tel qu'il est ou le réinventer, la question a toujours hanté le théâtre. Lorsque Élise Noiraud – formidable autrice d'*Élise*, trilogie seule-en-scène où elle incarne sa propre histoire – adapte *Ressources humaines* (1999), elle veut témoigner du monde de l'entreprise à l'aube des années 2000 et des désarrois des transfuges de classe. Frais émoulu de HEC – dont il est un des rares fils d'ouvriers à sortir diplômé –, Franck sollicite un stage à la direction des ressources humaines de l'usine où travaillent son père et sa sœur. Inquiet de la loi Aubry et des conséquences du passage aux trente-cinq heures, le patron l'y charge de réorganiser le temps de travail. Naïf, tiraillé entre la classe populaire dont il veut sortir et la classe dirigeante dont il ne possède pas encore les codes, Franck se fait instrumentaliser... En scènes rapides et chocs sur le plateau nu, où seuls lumières, accessoires minimalistes et bande-son sculptent l'espace, Élise Noiraud transporte de l'usine à la cuisine maternelle, de la voiture du patron à la boîte de nuit locale. Dans *Les Fils de la terre* (2015), elle racontait déjà notre monde agricole exsangue. Elle continue ardemment de fouiller notre société, de s'y engager humainement, et de nous y engager. Le théâtre, acteur du réel.

Ce n'est pas la voie du metteur en scène Claude Vanessa ni de sa délicate autrice Nicole Genovese. Dans *Le Rêve et la Plainte*, elle imagine Louis XVI, le comte d'Artois, Marie-Antoinette et la princesse de Lamballe discutant de la cuisine beige cuivrée que le roi a offerte à son épouse pour le Petit Trianon. Thé, pique-nique en costumes d'époque dans un géant castelet paré de toiles peintes : gaiement déguisés, nos petits-bourgeois à l'accent niçois ne se refusent aucune gourmandise et débattront bientôt de politique, de cuisine, d'hôpital public et de climat, tandis que la pluie passe à la grêle, puis à la glace. Éberlué par ces absurdes et sophistiqués décalages entre hier et aujourd'hui, amusé par la corrosive banalité des propos et un extravagant accompagnement musical à la viole, le public hallucine doucement. Ces hommes et femmes ordinaires en perruques poudrées savent si bien s'évader. Et incitent avec un humour

si insensé à dépasser le morne quotidien. À calmement le révolutionner.

Réel, rêve, il y a tout chez le Russe Anton Tchekhov (1860-1904), et surtout dans cette *Mouette* (1896) que Brigitte Jaques-Wajeman nous fait redécouvrir. Est-ce le dépouillement de la scénographie qui fait si bien réentendre le texte? Tréteau de théâtre artisanal, toile peinte au fond pour figurer le temps qui passe : sous des lumières crépusculaires, quatre artistes aux prises avec leur vocation déchainent les passions. La mère, actrice célèbre et embourgeoisée dont l'amant est un nouvelliste à la mode mais pétri de doutes sur son talent, face au fils dramaturge torturé et avant-gardiste. Entre eux, Nina – jeune comédienne tourmentée, que séduit l'amant et qu'aime désespérément le fils. Une vie de théâtre. Car tout ici part d'une première représentation qui scellera les destins. Et chacun de se jouer de drôles de comédies. Le théâtre devient métaphore de nos existences épuisées d'insatisfactions, d'échecs, de chagrins.

Dans *La Mouette*, Tchekhov dit avec mélancolie la douleur de vivre selon son idéal, l'obsession du manque, l'impuissance. Alors le quotidien lorgne vers le métaphysique, et le réel vers l'élégie. Il réconcilie ainsi le monde tel qu'il est et celui auquel on aspire. Le vrai, même cruel, et le rêvé. Le prouve la simplissime mise en scène – le comble de l'art – de Brigitte Jaques-Wajeman, servie par de lumineux comédiens. Pour leur grâce blessée, leurs déchirures crânes, nous n'oublions ni Pauline Bolcatto, ni Raphaële Bouchard, ni Raphaël Naasz, ni Bertrand Pazos ●



Raphaële Bouchard, Bertrand Pazos, intenses.

à partir du
27
Juin

RESSOURCES HUMAINES

Théâtre Paris-Villette

Elise Noiraud

Un très fort écho avec le public

La metteuse en scène et comédienne reprend son adaptation du film de Laurent Cantet qui traite du frottement des classes sociales.



Théâtral magazine : Pourquoi Ressources humaines ?

Elise Noiraud : C'est un film qui m'accompagne depuis longtemps. Je l'ai vu à sa sortie, fin 1999, j'étais lycéenne. Laurent Cantet étant originaire des Deux-Sèvres comme moi, il avait eu un certain retentissement sur place mais c'est surtout le contenu qui m'a marquée. Le fait qu'en dehors de Jalil Lespert, aucun acteur ne soit professionnel, offrait un effet de réel saisissant. Et même si je suis issue de la classe moyenne, mes grands-parents étaient agriculteurs et la question des trans-classes me touche particulièrement. Le personnage principal, Franck, revient chez lui après des études dans une grande école de commerce parisienne, pour un stage dans l'usine où son père est ouvrier depuis trente ans.

Quels sont vos partis pris de mise en scène ?

Mon théâtre est centré sur le jeu des comédiens, avec presque pas de décor mais une attention portée sur la lumière dans la lignée du théâtre au noir de Joël Pomerat. Et une bande-son composée par mon collaborateur artistique, Baptiste Ribault, à partir de sons d'usines mais aussi de musiques populaires.

Comment passe-t-on après des acteurs non professionnels ?

Les comédiens avec qui je travaille, je les aime aussi car ils n'ont pas des corps de jeunes gens sortis du conservatoire. François Brunet qui joue le père, par exemple, tu pourrais croire qu'il a été ouvrier. La vérité du jeu que je traque passe souvent par les corps. Par exemple, si Franck s'imaginerait que rien n'a changé

pour lui, ses copains de jeunesse, en le voyant danser, savent qu'il n'est plus de leur monde.

Qu'ajoute le théâtre à un film ?

Que je monte mes seuls en scène autofictionnels ou des adaptations, c'est la question d'un présent partagé qui m'importe. Nous avons fait le choix d'une narration ouverte vers le public avec même des scènes de dialogue jouées en frontal. En dehors de Benjamin Brenière qui incarne Franck, les six autres comédiens interprètent plusieurs rôles, ils sont d'une grande virtuosité. Quand le rideau se lève, le public est étonné de constater qu'ils n'étaient que sept pour jouer tous ces rôles. Tout va vite, j'aime bien qu'il n'y ait aucun gras, qu'on laisse aux gens l'espace de comprendre ce qu'ils veulent.

Comment le spectacle est-il accueilli ?

J'ai commencé à penser à ce projet en 2017-2018, à un moment où le syndicalisme paraissait à bout de souffle. Depuis la création à l'automne, aux Plateaux Sauvages, les choses ont beaucoup changé et le spectacle rencontre un très fort écho avec le public. A chaque fois qu'on joue la grande scène où les contradictions de Franck explosent et qu'il déverse toute sa honte sur son père, une émotion énorme traverse la salle.

Propos recueillis par
Patrice Trapier

■ Ressources humaines, d'après le film de Laurent Cantet, adaptation et mise en scène Elise Noiraud. Théâtre Paris-Villette, 211 av Jean-Laurès 75019 Paris, 01 40 03 72 23, du 27/06 au 2/07

WEB

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

Elise Noiraud crée Ressources humaines, une partition remarquablement juste sur le monde du travail



LES PLATEAUX SAUVAGES / D'APRÈS LE FILM DE LAURENT CANTET / ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE ELISE NOIRAUD

Publié le 12 octobre 2022 - N° 303

La comédienne, autrice et metteuse en scène Elise Noiraud adapte le film de Laurent Cantet et crée aux Plateaux Sauvages une partition théâtrale de haut vol, d'une précision et d'une subtilité remarquables.

Après avoir notamment créé un formidable seule en scène, épopée autofictionnelle explorant *Le Champ des possibles*, après avoir porté à la scène le monde agricole dans *Les Fils de la terre*, Elise Noiraud s'attelle à un autre domaine d'investigation : l'usine. Avec toujours au cœur de l'intrigue les liens familiaux qui se révèlent, imbriquant sphères privée et publique, enjeux individuels et collectifs. Adaptation du film de Laurent Cantet *Ressources humaines*, le texte dresse un portrait intime et social d'une famille dans une petite commune, au moment de la mise en place en 2000 de la loi sur les 35 heures dans les entreprises de plus de vingt salariés.

Personnage central de l'histoire, Franck Verdot revient dans le pays de son enfance. Diplômé d'une grande école de commerce parisienne, il a choisi de revenir afin d'effectuer un stage dans l'usine où travaille son père depuis une trentaine d'années, et sa sœur depuis environ dix ans. Afin d'impliquer les salariés dans la vie de l'usine, mais aussi de calmer la véhémence de la déléguée cégétiste Madame Arnoux, il décide d'adresser à chaque employé un questionnaire sur le passage aux 35 heures. « *On peut pas être des deux côtés à la fois, tu verras, Franck* » lance alors la syndicaliste au jeune homme. Il le verra d'autant mieux lorsqu'un plan social s'annoncera...

Transfuge de classe

La mise en scène précise, subtile et pointue est structurée par la qualité du jeu des comédiens Benjamin Brenière, François Brunet, Sandrine Deschamps, Julie Deyre, Sylvain Porcher, Vincent Remoissenet et Guy Vouillot, dans une économie d'effets qui rend chaque détail particulièrement signifiant. Sur le plateau nu, les lumières très soignées, des éléments de décor rudimentaires et quelques chansons connues créent diverses atmosphères, qui s'enchaînent de manière fluide. Le tiraillement de plus en plus aigu du transfuge de classe, enfant d'ouvrier devenu Parisien diplômé, apparaît avec une authenticité et une netteté touchantes, et parfois cruelles. Notamment lorsqu'il s'emporte contre un père qui se tait, soumis à sa hiérarchie. Dans cette partition puissamment évocatrice, le trait n'est jamais forcé ni simplifié, c'est avant tout la matière humaine complexe qui fait théâtre, à travers une pluralité de frottements, sentiments et confrontations. Plus de vingt ans après la loi sur les 35 heures, au bilan contrasté, et singulièrement après la crise du covid, le débat sur le temps et les conditions de travail se pose toujours avec acuité. Et aussi parfois mauvaise foi, alors même que la « valeur travail » est si essentielle dans nos vies. Ce qui est sûr, c'est que « *la conscience de l'égalité humaine* » qui anima Léon Blum a un siècle plus tard toujours autant de luttes à mener...

Agnès Santi

/ critique / Ressources humaines : les transfuges de classe au scalpel



Photo Christophe Raynaud de Lage

Aux Plateaux Sauvages, la metteuse en scène Elise Noiraud adapte avec doigté le film de Laurent Cantet où un jeune homme, de retour dans sa ville natale, se retrouve écartelé entre deux milieux sociaux.

Lorsque Laurent Cantet réalise son film *Ressources humaines* en 1999, le monde du travail français est en ébullition : en vertu de la loi « Aubry I », toutes les entreprises de plus de 20 salariés doivent se préparer à passer aux 35 heures à compter du 1er janvier 2000. Promesse du gouvernement de Lionel Jospin, cette mesure inquiète le patronat, et une partie du spectre politique, qui crient déjà à la faillite prochaine de bon nombre d'entreprises, contraintes d'engager des négociations internes avec les syndicats pour adapter la mesure société par société. **Plus de vingt ans plus tard, lorsque Elise Noiraud s'empare dudit film pour l'adapter au théâtre, les 35 heures sont entrées dans les mœurs et les habitudes, même si elles sont régulièrement remises en cause par certains discours, et mitées par certaines lois.** À cette aune, on pouvait craindre que le scénario imaginé par **Laurent Cantet** et **Gilles Marchand** puisse paraître daté, solidement arrimé à une époque, à ce moment-clef de l'histoire sociale ; et pourtant, plus de deux décennies après, Elise Noiraud prouve qu'il est toujours furieusement d'actualité, voire atemporel, dans sa façon de décrire, avec une acuité désarmante, le malaise des transfuges de classe – bien avant que ce sujet ne devienne un phénomène littéraire.

Car Franck, le personnage principal de *Ressources humaines*, fait partie des moins de 5% d'étudiants de grandes écoles à être enfants d'ouvriers.

Monté à Paris il y a plusieurs années pour intégrer HEC, le voilà de retour dans sa maison natale, où l'attendent avec impatience, tel un fils et un frère prodigues, sa mère, son père, sa sœur et son beau-frère. Costume sur le dos et mallette dans la main, le jeune homme doit faire un stage dans l'usine du coin. Contrairement à son père et sa sœur, lui ne s'installera pas au pied d'une machine, mais dans les bureaux, à l'étage des cadres, où, au milieu d'êtres un peu ternes, il fait la rencontre de la DRH et du patron. Alors que l'entreprise a licencié 22 employés l'année précédente, les relations entre la direction et les syndicats, emmenés par Madame Arnoux, sont tendues et emplies de défiance, notamment autour de la mise en place des 35 heures. Pétri de bonne volonté, et d'une certaine naïveté, Franck propose alors au dirigeant d'organiser une consultation directe auprès des ouvriers à ce sujet, pour forcer les syndicats à s'asseoir à la table des négociations, mais aussi pour restaurer le dialogue social. Une occasion en or aux yeux du patron qui a un tout autre objectif en tête.

À travers ce récit de vie, Laurent Cantet, et Elise Noiraud dans son sillage, traduisent parfaitement la position inconfortable des transfuges, déracinés d'une classe populaire à laquelle ils n'appartiennent plus sans avoir tous les codes de la classe supérieure dans laquelle ils gravitent aujourd'hui. Au long de son adaptation, entre monde du travail et sphère intime, la metteuse en scène met parfaitement en lumière l'ensemble des détails qui, à la manière de signaux faibles, sont autant de symptômes d'un mal-être certain : le malaise des parents, tiraillés entre la fierté de voir leur fils réussir et la gêne de se sentir socialement inférieurs ; l'attraction-répulsion des amis d'enfance qui charrient leur ancien camarade sur son look BCBG tout en l'appelant « *le parisien* » ; et la confusion du transfuge de classe lui-même qui n'a plus assez de repères solides pour assurer ses arrières, et vit tiraillé entre ces deux milieux avec la peur chevillée au corps de devenir ce qu'Annie Ernaux appelait « *un ennemi de classe* ».

Pour orchestrer le chevauchement de ces sphères sociales, et porter au plateau un monde ouvrier qui n'a pas l'habitude d'y être – comme Julie Deliquet et Maëlle Poésy l'avaient fait dans [Huit heures ne font pas un jour](#) et [7 minutes](#) –, **Elise Noiraud fait le pari du plateau nu, capable, dans un élan cinématographique, de passer de l'usine à la cuisine, de la voiture du patron à la boîte de nuit, avec seulement quelques éléments de décor et des lumières soigneusement travaillées.** Surtout, la metteuse en scène instaure une ambiance sonore et musicale, où les extraits du *Qui est qui ?* de Marie-Ange Nardi et les refrains de France Gall (*Elle, elle l'a*), Eiffel 65 (*Blue*) ou Bernard Lavilliers (*Les Mains d'or*) font l'effet de madeleines de Proust et nimbent l'ensemble d'une douce nostalgie. Si le jeu des comédiens pouvait paraître encore un peu vert au soir de la première, tous donnent déjà un caractère sensible aux personnages qu'ils incarnent, à commencer par François Brunet en père fier et mutique et Guy Vouillot en patron-requin faussement paternaliste. Tous profitent également de la direction d'acteurs d'Elise Noiraud qui prouve, comme elle avait su le faire [dans Le Champ des possibles](#), qu'elle aime les êtres qu'elle convoque, et qu'elle a, à leur endroit, une empathie aussi profonde que sincère.

Vincent Bouquet – www.sceneweb.fr

Ressources humaines

d'après le film de Laurent Cantet

Texte Laurent Cantet, Gilles Marchand, Elise Noiraud

Adaptation et mise en scène Elise Noiraud

Avec Benjamin Brenière, François Brunet, Sandrine Deschamps, Julie Deyre, Sylvain Porcher, Vincent Remoissenet, Guy Vouillot

Création lumières Philippe Sazerat

Création sonore Baptiste Ribault

Scénographie Fanny Laplane

Costumes Mélisande de Serres

Production Compagnie 28

Coproduction Les Plateaux Sauvages ; Réseau ACTIF Île-de-France ; Le Carré – Scène nationale de Château-Gontier ; Théâtre Louis Juvet – Scène conventionnée d'intérêt national des Ardennes ; La Manekine – Scène intermédiaire des Hauts de France ; Studio-Théâtre de Stains ; Sud-Est Théâtre de Villeneuve-St-Georges ; La Grange Dîmière – Théâtre de Fresnes ; Le Quatrain – Espace Culturel de Clisson Sèvre et Maine Agglo ; Espace Paul Jargot – Scène Ressource en Isère

Coréalisation Les Plateaux Sauvages

L'OEIL D'OLIVIER

CHRONIQUES ARTISTIQUES & RENCONTRES CULTURELLES

La partition sociale sans fausse note d'Elise Noiraud

15 octobre 2022



En adaptant, 20 ans après, le film de Laurent Cantet, *Ressources Humaines*, [Elise Noiraud](#) réalise un excellent devoir de mémoire sur le monde du travail en usine et la fracture social entre un père ouvrier et un fils devenu cadre. C'est formidable.

Franck revient dans sa région natale. Sortant d'une grande école de commerce, il est la fierté de ses parents. Car, il ne sera pas ouvrier, comme son père, sa sœur et ses camarades du quartier. Il vient faire un stage au département des Ressources Humaines dans l'usine qui les emploie. Sa mission est de réfléchir sur la mise en place des fameuses 35h. Le fils prodigue va vite devenir le chouchou du patron, son avenir est tout tracé. Se rendant compte qu'il n'est qu'un prétexte pour camoufler un plan social qui touche son paternel, il va devoir choisir son camp, entre sa réussite sociale et la survie des siens.

Crise sociale



Le temps ne faisant rien à l'affaire, les thèmes abordés par **Laurent Cantet** n'ont tristement pas pris une ride ! En 1999, **Martine Aubry** mettait difficilement en place les 35 heures et les RTT (Réduction du Temps de Travail). L'idée était bonne, puisqu'à la base, elle devait permettre, d'un côté, d'embaucher et, de l'autre, d'offrir un peu de temps libre. Depuis sa création, ce dispositif ne cesse d'être remis en question. Revenir aujourd'hui à la source, à ses débuts chaotiques, montre combien les problématiques des conditions de travail demeurent d'actualité.

Un gouffre entre deux mondes

L'autre aspect de ce spectacle aborde le problème du transfuge des classes, qui est au cœur de l'œuvre d'**Annie Ernaux**, prix Nobel de littérature 2022, de **Didier Eribon** (*Retour à Reims*), **Edouard Louis** (*Eddy Bellegueule*). Sommes-nous à jamais marqué par l'endroit d'où l'on vient ? Comment ne pas perdre le fil des relations lorsque deux univers nous séparent ? Les parents de Franck ont tout sacrifié pour lui. Le gamin était un élève brillant. Il savait qu'il possédait les possibilités pour s'en sortir et qu'il n'aurait pas la même existence qu'eux ! Mais en changeant de classe sociale, il se retrouve exclu de leur monde et de leur compréhension. Devra-t-il toute sa vie vivre avec la honte d'être, à la différence de la majorité de ses condisciples d'étude, un fils d'ouvrier ?

Un théâtre engagé



Elise Noiraud a fort bien capté toute la dramaturgie qui résidait dans le scénario du film. Le plateau est une boîte noire. Les éléments de décors sont réduits à leur strict minimum, des tables et des chaises, changés à vue par les comédiens. Selon l'action, ils monteront la maison familiale, l'usine, les bureaux... A nous de laisser notre imaginaire inventer les images. La lumière, les sons et surtout la musique installent l'ambiance. Ce traitement scénique est très efficace. La metteuse en scène enchaîne les scènes comme des plans séquences cinématographiques. Cela file vite. On est captivé par tout ce qui se passe et se raconte sur le plateau. Son travail est remarquable.

Une troupe talentueuse

Sa direction d'acteurs est des plus précises. Ayant travaillé avec eux pour *Les fils de la terre*, son précédent spectacle, elle les connaît bien. Ce compagnonnage renforce les liens entre elle et son équipe. Il règne un véritable esprit de troupe. Chacun est à sa place, même lorsqu'ils endossent plusieurs rôles, devenant tour à tour cadre ou ouvrier, patron ou employé. **Sandrine Deschamps, Sylvain Porcher, Vincent Remoissenet, Guy Vouillot** sont épatants. On a craqué par les subtilités, les ruptures maîtrisées de **Julie Deyre**. Elle passe de la douce et tendre mère à la syndicaliste survoltée, avec une adresse redoutable. **François Brunet** est très émouvant dans le personnage du père, ce grand taiseux.

Le fils, ce héros

Benjamin Brenière nous a épaté par sa prestation très fine de ce jeune homme devenu étranger parmi les siens. Il n'est que bienveillance et ne comprend pas que les autres y voient de l'arrogance. Il n'y peut rien si là-bas à Paris, pour être dans le moule, il a appris à danser comme cela doit être dans les grandes écoles. Il n'y peut rien, s'il sait choisir les mots pour exprimer un sentiment. Comment leur faire comprendre que le costume ne fait pas l'homme. Il suffira de ce moment de révolte devant l'injustice que représente le renvoi du père, pour qu'il retrouve sa place mais pas pour longtemps. Définitivement, sa vie est ailleurs. Bravo.

Marie-Céline Nivière

Ressources humaines d'après le film de Laurent Cantet.

[Les Plateaux sauvages](#)

5, rue des Plâtrières

75020 Paris.

Du 10 au 22 octobre 2022.

Du lundi au vendredi à 19h, le samedi à 16h.

Durée 1h30.

Tournée :

Les 15 et 16 novembre 2022 : [Théâtre de Gascogne](#) – Scène conventionnée de Mont de Marsan (40)

Le 9 décembre 2022: [La Manekine](#) – Scène intermédiaire des Hauts-de-France, Pont st Maxence (60)

Le 3 février 2023 : [Le Sel – Sèvres](#) (92)

Les 9 et 19 février 2023 : [Studio-Théâtre de Stains](#) (93)

Le 3 mars 2023 : [Le Quatrain](#) – Espace Culturel de Clisson Sèvre & Maine Agglo – Haute-Goulaine (44)

Le 9 mars : [Le Théâtre du Château](#) – Scène Conventionnée de la ville de Eu (76)

Le 11 mars 2023 : [La Grange D'imière](#) – Théâtre de Fresnes (94)

Le 14 mars : [Théâtre André Malraux](#) – Rueil-Malmaison (92)

Le 25 mars : [Maison du Théâtre et de la Danse](#) – Épinay-sur-Seine (93)

Le 28 mars 2023 : [Théâtre Louis Jouvet](#) – Scène conventionnée art et création – Rethel (08)

Le 7 avril 2023 : [Espace Paul Jargot](#) – Scène ressources en Isère – Crolles (38)

Le 12 mai 2023 : [Théâtre de Marcoussis](#) (91)

Texte de Laurent Cantet, Gilles Marchand et Elise Noiraud. Adaptation et mise en scène d'Elise Noiraud.

Avec Benjamin Brenière, François Brunet, Sandrine Deschamps, Julie Deyre, Sylvain Porcher, Vincent Remoissenet et Guy Vouillot.

Création lumière de Philippe Sazerat.

Création sonore de Baptiste Ribault.

Scénographie de Fanny Laplane.

Régie générale de Lison Foulou.

Costumes de Mélisande de Serres.

Crédit photos © Christophe Raynaud de Lage

« Ressources humaines »

Est-il si facile grâce aux études supérieures de quitter son milieu d'origine ?

14 octobre 2022



Après des études en école de commerce, Franck vient faire son stage au service des ressources humaines dans l'usine où son père est ouvrier. Dans le cadre des propositions qu'il doit faire pour le passage aux 35 heures, il suggère d'impliquer les ouvriers par un questionnaire. Écartelé entre le monde patronal et celui des ouvriers – sa famille, ses copains, la responsable syndicale – il se trouve pris dans le piège de sa position de transfuge de classe et découvre que ses propositions vont servir de couverture au patron pour justifier un plan social, prévoyant le licenciement de son propre père.

Après sa trilogie auto-fictionnelle (*La banane américaine*, *Pour que tu m'aimes encore*, *Le champ des possibles*), Élise Noiraud s'est intéressée au monde agricole puis avec ce nouvel opus au monde ouvrier. S'appuyant sur le film éponyme de Laurent Cantet, qu'elle a adapté, elle poursuit son travail croisant le familial et le social. Elle tient soigneusement les deux bouts de l'histoire. Dès le début Franck fait une liste de « je me rappelle », il retrouve ses parents, sa sœur, ses copains. Même s'il ressent que ce n'est plus tout à fait son monde et si la responsable syndicale lui lance « tu as choisi ton camp », il pense qu'il peut participer aux deux mondes. Quand il va comprendre qu'il a servi d'alibi au patron, il ouvre les yeux. S'il se révolte contre la rouerie du patron qui joue la sympathie mais poursuit avec détermination ses objectifs, il comprend aussi comment la honte d'être dans une position dominée au travail infuse dans les relations familiales.

Pour sa mise en scène, Élise Noiraud a choisi d'éviter un décor d'usine, ce sont les bruits des machines, les gestes du travail à la chaîne, qui vont faire vivre le travail ouvrier. Une nappe posée sur une table, devant laquelle les parents semblent regarder la télévision, évoque une cuisine où se concentre la vie familiale ouvrière. Devenue plus grande, la table devient le centre d'une réunion patronale. La metteuse en scène alterne habilement les moments où le collectif est en scène et les duos ou trios. Ainsi quand fils et mère sont chacun isolés à un bout du plateau, on prend conscience que Franck, en dépit de son souhait se trouve désormais coupé de sa classe d'origine. Baptiste Ribault crée un univers sonore riche : bruits d'usine, musique festive dans un bar où Franck retrouve ses anciens copains ou encore, grand moment d'émotion, *Les mains d'or*, ode puissante de Bernard Lavilliers au travail ouvrier mutilé par la fermeture des usines.

L'équipe d'acteurs est très convaincante. Benjamin Brenière avec son jean, sa veste et sa cravate est bien ce jeune homme d'origine ouvrière que ses études ont conduit dans le monde des cadres, qui n'est plus parfaitement à l'aise ni dans un monde ni dans l'autre et que sa colère conduira à une scène d'une violence inouïe face à son père, au cœur même de l'usine. François Brunet est ce père habitué à l'humiliation, à baisser la tête, qui ne veut pas faire de vagues. Julie Deyre incarne la mère habituée à jouer celle qui calme le jeu, mais aussi la responsable syndicale déterminée et combative, qui n'est pas dupe des discours patronaux. Guy Vouillot est ce patron, parfois sympathique, parfois cassant, capable de violence verbale et de menaces. Sandrine Deschamps, Sylvain Porcher et Vincent Remoissenet complètent avec talent la distribution.

En croisant l'intime et le politique la pièce rappelle qu'être un transfuge de classe n'est pas un chemin parsemé de roses ainsi que l'ont dit des sociologues comme Didier Eribon ou des romancières comme Annie Ernaux.

Micheline Rousselet

Jusqu'au 22 octobre aux Plateaux Sauvages, 5 rue de Plâtrières, 75020 Paris – du lundi au vendredi à 19h, le samedi à 18h30 – Réservations : 01 83 75 55 70 ou billetterie.lesplateauxsauvages.fr

ZONE CRITIQUE

RENDRE LA CULTURE VIVANTE

Ressources Humaines : Une fresque sociale nécessaire

lundi, octobre 17, 2022 ·



(c) Pauline le Goff

La metteuse en scène Elise Noiraud s’empare de l’œuvre cinématographique de Laurent Cantet, *Ressources Humaines*, et fait vivre sur la scène des Plateaux Sauvages une fresque familiale, sociale et profondément politique.

Le spectacle commence, les sept comédien.ne.s se placent en V sur scène, au centre le fils – interprété par Benjamin Brenière – énumère tous les souvenirs qu’il a de son enfance dans sa ville natale. Ce fils qui est parti vivre à Paris pour de brillantes études revient, là où il a grandi, faire un stage dans le service des ressources humaines dans l’usine où travaille son père, sa sœur, son meilleur ami. L’usine de ses madeleines de Proust, ses origines. La scène d’exposition permet de cerner directement l’esthétique et les enjeux de la pièce : dans la petite histoire se tricote la grande.

Ces petits rien qui sont tout

Dans la petite histoire se tricote la grande.

S’inspirer du film presque documentaire de Laurent Cantet pose d’emblée la question du réalisme. En adaptant le scénario sur une scène, la question de la crédibilité des personnages et des lieux paraît primordiale. Comment faire éprouver aux spectateurs les atmosphères, les mondes qui s’entrechoquent sans glisser dans une caricature ? La réponse se trouve dans la virtuosité des comédien.ne.s et leur capacité à capter et à restituer des gestes quotidiens avec une grande finesse. Si la scénographie est très épurée, avec deux tables et quelques chaises seulement, les acteur.ice.s rendent immédiatement palpables les liens, les

affects, les histoires et les classes sociales. La mise en scène se fait alors par l'évocation : dans la cuisine, le fils regarde la mère qui épluche des pommes de terres imaginaires, ou à l'usine il regarde les gestes automatiques du père qui travaille sur sa machine.

Le geste qui semble si petit dit beaucoup. La mère, invitée au restaurant par son fils pour fêter une promesse d'embauche, appelle timidement des serveurs pressés pour demander l'addition. Ses "s'il-vous-plaît ?" sont menus, gênés, habitués à être ignorés, persuadés de ne pas être dignes d'intérêt. Le fils, excédé, appelle une fois les employés qui s'exécutent immédiatement. La scène continue son cours, comme si rien ne s'était passé. Tout au long du spectacle, la somme de ces multiples micro-humiliations, agressions, viennent nourrir notamment le personnage du père. Cet homme incarne une figure simple du travail bien fait, du "comme il faut", de l'employé soigné, de la honte enfouie, de l'assurance de ne pas valoir beaucoup et de ne pas savoir dire. L'acteur François Brunet est d'une grande justesse dans un tempo presque à contretemps, un regard inquiet d'avoir fauté, une immobilité pétrifiée face à son monde qui s'écroule.



(c) Pauline Le Goff

Faire machine arrière ?

Les espaces de jeu sont clairement définis, on n'en sort pas, c'est une machine huilée, chaque chose à sa place.

Le spectacle offre une impression de mouvement immobile, avec un grand contraste entre les nombreuses allées et venues, les entrées et sorties rythmées, le ping-pong des scènes qui investissent l'espace. Les spectateurs regardent tour à tour des petites capsules de dialogue entre le fils et le patron, le fils et son meilleur ami, le fils et le beau-frère... Les scènes s'enchaînent et donnent le sentiment d'une course, d'une urgence, presque comme une enquête policière, il faudra à la fin savoir qui a tué. Et pourtant, dans ces capsules scéniques, les corps sont très fixes avec de nombreuses adresses en avant-scène au public, presque comme des photographies de famille. Rien ne traverse, ou presque, les lieux ne semblent pas perméables. Les espaces de jeu sont clairement définis, on n'en sort pas, c'est une machine huilée, chaque chose à sa place.

L'ascenseur social du self-made man tombe en panne. Le fils bifurque, s'échappe des engrenages et veut autre chose.

Alors, l'histoire aurait pu être, un fils que tout destinait à être ouvrier, s'émancipe et devient cadre, pour la plus grande fierté de ses parents. Il rompt le déterminisme social entretenu par celles et ceux qui refusent les changements et entretiennent leurs privilèges et celles et ceux qui n'ont jamais soupçonné que le monde pouvait se repenser. Mais l'ascenseur social du *self-made man* tombe en panne. Le fils bifurque, s'échappe des engrenages et veut autre chose. Cette pagaille créée par l'ambivalence de la position du fils ajoute encore plus de tension et de rupture. Si la photographie initiale des personnages face public laissait à penser qu'ils étaient les acteurs d'une histoire linéaire, les directions se troublent et les collisions n'en sont que plus grandes.

Le public se fait lui aussi prendre dans ce chaos d'un monde retourné : des personnages comme celui de la syndicaliste – incarnée par Julie Deyre – est tout d'abord très sympathique, lisible, presque caricatural, puis devient agaçant, dépréciable avant de redevenir attachant et nécessaire. Le fils aussi, qui incarne un rôle précieux et rare du médiateur et du tisseur de pont, se bute finalement à ses propres préjugés et finit par broyer son père en voulant le sauver du monde qui le domine.

Dans une économie de moyens, avec une finesse du geste, par une grande crédibilité des acteurs et actrices, Elise Noiraud rend passionnante, tragique et sublime une histoire de famille. Des enjeux politiques qui ne disent pas leur noms, pressurisent des liens, instrumentalisent des êtres et font voler en éclats, le temps d'une grève, ce qui a toujours été.

Pauline Crépin



(c) Pauline le Goff

- *Ressources humaines*, mise en scène d'Elise Noiraud, d'après le film documentaire de Laurent Cantet, aux Plateaux Sauvages (Paris) jusqu'au 22 octobre 2022
- Tournée : Théâtre de Gascogne (40) 15 et 16 novembre, La Manekine (60) 9 décembre, Le Sel – Sèvres (92) 3 février, Studio-Théâtre de Stains (93) 9 et 10 février; Le Quatrain (44) 3 mars; Théâtre du Château (76) 9 mars; La Grange Dîmière (94) 11 mars; Théâtre André Malraux (92) 14 mars; Maison du Théâtre et de la Danse (93) 25 mars; Espace Paul Jargot (38) 7 avril; Théâtre de Marcoussis (91) 12 mai.